

J'AIMAIS OPHÉLIE

*J'aimais Ophélie. Quarante mille frères
Ne pourraient avec tout leur amour
Atteindre la somme du mien.*

Hamlet - Shakespeare

*Searching for a heart of gold
Neil Young*

La 4L bleue file sur une route rectiligne... l'Amérique... Une Amérique gasconne.

Un type à l'intérieur. Le script de *Hamlet* sur l'autre siège avant.

Des affiches de théâtre en désordre à l'arrière. *Hamlet III*. Titre rouge sur fond noir. Un château qui se soulève au-dessus d'une mer houleuse.

Une musique à fond dans la bagnole. Neil Young *On the beach*.

*Oh the world is turning
Hope it don't turn away⁽¹⁾.*

Un blues californien qui déménage, rien de tel pour se rapprocher du prince of Denmark...

À perte de vue la forêt de pins landaise.

Les villages aquitains défilent tous les soirs au retour des répétitions.

Cadillac sur Garonne-Cérons-Illats-Sauternes-Landiras-Balizac.

¹ *Oh le monde tourne
J'espère qu'il ne va pas se détourner.*

Indifférence au vignoble bordelais. Ce que je veux boire jusqu'à plus soif, c'est du Shakespeare : « Mourir, dormir ; dormir... rêver peut-être ».

Revoir tous les monologues de la pièce, les repasser ce soir dans la maison vide. Surtout le premier, juste après les tentatives de consolation de Gertrude et Claudius au jeune Hamlet endeuillé par la mort du Père : « Chair trop massive, si tu pouvais fondre, t'évaporer, te résoudre en rosée !... Mon Dieu ! Mon Dieu ! Combien me semble abject, plat, fatigant, improfitable tout l'ordinaire de cette vie ! ».

S'entraîner comme un sportif, comme un boxeur. Respirer mieux, articuler, voir les images, ne pas précipiter, parler le texte sans maniérisme. Dans le monologue rageur qui suit l'arrivée des comédiens à Elseneur, tenter d'être moins braillard, surtout quand j'arrive au « Vengeance ! ». Souvent dans cette scène, je suis conscient d'une fougue maladroite et de l'impression de beugler parfois, sans l'appui d'un metteur en scène exigeant pour me recadrer. Le pauvre histrion c'est peut-être moi si j'y fais pas gaffe, cet histrion raillé par Hamlet dans ses conseils aux comédiens, juste avant la pantomime.

J'habite en solitaire une grande maison située dans un hameau des landes girondines, à Balizac, tout près de l'endroit où François Mauriac campe le domaine de pins de Thérèse Desqueyroux l'empoisonneuse.

Anna m'y a emmené la première fois au printemps mille neuf cent quatre-vingt un sur sa 250 Honda qu'elle conduit avec son mec *derrière*. Bouffée d'air féministe version route landaise de l'après 68. Une manière bien à elle de répondre au *Ne me libérez pas je m'en charge*. Anna est une militante. Elle fait partie avec ses copines bordelaises d'un *groupe femmes*. Un printemps de tous les changements qui s'offrait à moi. Tout bougeait...

Fragments d'un nouveau discours amoureux : « *j'ai envie de toi* » comme anaphore, des liens et des corps bousculant les tabous, une nouvelle vague de couples parfois même ouverts à des infidélités passagères ou à des expériences libertines. Ainsi Anna observe-t-elle amusée mon échange de pelles intenses avec un de ses copains un soir sur la piste bondée d'une boîte de nuit.

Anna évoque souvent avec enthousiasme son groupe de filles. Ce chœur féminin, le poing et la rose souvent bien rouge en bandoulière, chérit aussi la psychanalyse et le structuralisme, honnit le sport-marchand et ses turpitudes. Moi qui croquais jusque-là *l'Équipe* en bible quotidienne...

Et puis, comme une évidence pour rester dans la marge, elles font du théâtre. C'est comme ça que j'ai rencontré Anna, à un atelier du soir, dans un lieu qui fleurit bon le Bordeaux alternatif, *Le Germinal*. Atelier qu'elle a décidé d'intégrer avec ses copines féministes qui m'apparaissent farouchement caustiques et vivantes. Des intello-charnelles.

La maison de Balizac était avant notre rencontre une résidence secondaire partagée par des couples de jeunes universitaires dont Anna, dans la mouvance du parti communiste. Lors de son départ au Japon, elle me l'a naturellement proposé car l'endroit, isolé et bohème, m'avait tout de suite attiré. La maison est meublée de façon spartiate. Au premier étage, dans une chambre spatieuse et lumineuse, trônent les œuvres complètes de Lénine héritées de ces années où elle fréquentait, voire plus si affinités, les futurs cadres du PC français. Nous faisons souvent l'amour sous les mémoires du camarade...

Le hameau, à l'écart des grands axes de circulation, est un havre de paix. Dans le chemin qui mène à la maison, un chêne bicentenaire barre le passage et la vaste forêt landaise nous enserme de toutes parts. Seul un café-restau à l'angle de la rue, et basta pour la civilisation.

Anna m'écrit de Tokyo régulièrement de longues lettres, en moyenne sept à huit feuillets sur du papier fin. Neuf mois après notre rencontre bordelaise, elle est partie là-bas pour un voyage qui était déjà prévu. Un rêve oriental réalisé qui dépasse largement le tourisme puisqu'il durera trois ans. Lettres à nu, lucides, minutieusement détaillées : découverte de l'Asie et de Tokyo, apprentissage enthousiaste de la langue japonaise, amitiés, nouvelles solidarités féminines, rencontres passagères, notre histoire, angoisses du futur. Voyage-fuite et voyage-courage. Dans un premier temps ses lettres m'adjuraient de l'oublier mais je m'étais entêté dans un amour fou épistolaire et la relation, loin de s'étioler, s'était maintenue et presque épanouie à distance.

Anna repasse dans quelques jours, pour un bref séjour en France après un an d'absence. Justement pour renouer, un an après, nos noces interrompues. Quand à moi je dois affronter le monstre, la plus grande pièce de tous les temps : *Hamlet*, qui plus est le rôle-titre. *Hamlet*, que nous avons rebaptisé *Hamlet III* puisque épuré et réduit, grâce au montage astucieux d'un metteur en scène anglais, à trois comédiens.

Les deux rôles d'Ophélie et Gertrude sont joués par Françoise, poids plume allure Amazone à la voix rauque et aux yeux immenses. Elle est complètement imprégnée de Grotowski, gourou théâtral polonais des années soixante-dix qui revendique un "acteur saint" dans la mouvance d'Artaud. Internée plusieurs années en hôpital psychiatrique, elle nous a racontés ses nombreux comas forcés à l'insuline. Elle se sent donc naturellement plongée dans la noirceur d'Elsinore⁽²⁾ et le traitement de choc réservé à la plus grande victime de la pièce : Ophélie, jusqu'au suicide final de la jeune femme. Jean-Luc, ex-architecte et ceinture noire d'aïkido reconverti sur les planches, le visage barré d'une énorme moustache gauloise à la Cavanna, est un sacré mélange de bon vivant bien français et de samouraï. Il jongle avec pas moins de six rôles : Claudius, Polonius, Hamlet père, Osric, le fossoyeur, un comédien...

2 *Elsinore : château où se déroule la tragédie de Hamlet.*

Quant à moi, jeune premier sportif et neurasthénique de la forêt landaise, regard ténébreux *un peu Gérard Philippe*, dit un journaliste local, j'ai hérité du prince de la mélancolie, rôle que tant d'acteurs rêvent de jouer et qui me revient trois ans à peine après mes débuts théâtraux.

Mais à l'orée des années quatre-vingt, l'ère n'est elle pas au punk ? À la destruction des idoles ? Après *The Clash*, *Ian Dury and the Blockheads*, *The Cure*, *Joy Division*...

Ladies and gentlemen : *Aurige Théâtre* ! – nom de notre troupe – lâchez les chars ! Trois acteurs pour jouer la pièce la plus célèbre au monde. Tournée gasconne, de Saint Émilion à Bayonne en passant par Mont de Marsan, Cadillac, Bordeaux, Langon, Périgueux, Biarritz avec trois projecteurs, deux planches pour décor, une bande-son signée *The Cure Faith*, une Peugeot 305, des repas tomates-camembert, et la foi. La foi.

Anna, de retour, m'offre un superbe kimono digne de *L'empire des Sens*, ce film d'une audace érotique inouïe pour l'époque, que tout le monde s'arrache.

Le kimono de Tokyo.

Les seins retrouvés d'Anna, éclatants et toujours légèrement moqueurs, notre faim et soif dans la chambre Lénine. Salut, camarade !

L'exil et notre longue séparation décuplent la fièvre de notre échange charnel. Néanmoins, malgré toute ma passion, j'obsède aussi sur ma représentation du lendemain, à laquelle elle va assister. Ma scène avec Polonius, l'âme damnée de Claudius, la fameuse scène du marchand de poissons et du « *Words! Words! Words!*⁽³⁾ » a déjà une belle intensité mais devrait être moins austère, plus drôle. Obnubilé par les douleurs du prince, que j'associe aux miennes, j'en oublie parfois une autre constante du personnage, son humour mordant dans la simulation de la folie. Hamlet me fait du bien et me perd.

3 *Polonius* : Que lisez-vous, Monseigneur ?
Hamlet : Des mots ! Des mots ! Des mots !

C'est une psychanalyse qui a l'avantage de me procurer un peu d'argent au lieu d'en dépenser. Mais la route est encore longue avant de maîtriser le jeu.

Ainsi, au cœur de la nuit uniquement troublée par les hiboux de la forêt landaise, je voyage entre les délices retrouvés d'Anna et les démons shakespeariens...

Tokyo, aéroport de Narita, six mois plus tard.

Anna a offert un très beau cadeau au jeune comédien désargenté : un billet aller-retour Paris-Tokyo. Me faire découvrir son rêve asiatique, consolider notre lien déjà fort. Elle a même évoqué, mi-provocatrice mi-sérieuse, le mot *mariage* dans une de ses dernières lettres. Interminable traversée de la ville en métro. Nous arrivons enfin dans sa banlieue lointaine et dans sa maison surnommée *Myst*, initiale des prénoms de quatre jeunes femmes qui la partagent.

Elle m'avoue dès la première nuit, au lit, qu'elle a en fait un amant régulier japonais... pour pouvoir se protéger, dit-elle, de mes possibles errances donjuanesques bordelaises. J'avais connu Anna plus libérée, plus libre et sûre d'elle sous les pins landais ou le pavé bordelais. Le Japon semblait la fragiliser.

À la vérité, il ne s'était pas passé grand-chose à Bordeaux, quelques mini aventures loin de l'intensité de mon lien avec elle. Rien qui ne pouvait remettre en question la profondeur de cette union. Nous ne nous étions de toute façon jamais jurés dans notre séparation une fidélité absolue, plutôt impensable pour l'époque et le nouvel ordre amoureux.

Le cristal de l'amour courtois patiemment établi entre nous se brise net ce soir là dans cette banlieue de Tokyo.

La première nuit japonaise est un supplice et Shakespeare qui fait bang bang sur mon crâne.

Scène du Couvent, Acte 3 scène 1. Hamlet à Ophélie : « Si tu veux absolument te marier, épouse un pitre ; car les sages savent trop bien quels monstres vous faites d'eux »...

Et la répudiation rageuse finale : « Moi je me retire du jeu, il m'a rendu fou... Au couvent ! Allez ! » !

Ainsi, du Japon, je ne vis que cette blessure ou presque, malgré la fréquentation quasi obsessionnelle du plus grand théâtre kabuki de Tokyo, le Kabuki-za et un bref séjour à Kyoto.

En France, au retour, la "vraie" scène avec Ophélie.

Acteur. Pour se purifier. Ou s'abîmer un peu plus. Cicatrice fraîche Soleil Levant...

Tokyo... Elseneur... Le jeu... ? La vie... ?

Un soir j'improvise en larmes un sauvage baiser avec ma partenaire et lors d'une autre représentation mon étreinte frôle l'étranglement. Entre deux tournées, dans la chambre solitaire de Balizac, Marianne Faithfull tourne en boucle avec son *Broken english*.

It's just an old war not even a cold war.

Quatorze ans plus tard...

Le prince tout de noir vêtu est loin, remplacé par un bonhomme entièrement habillé de vert, Vancouver, dans *Mon Isménie* d'Eugène Labiche au théâtre du Renard à Paris. Le château shakespearien a fait place au décor bourgeois Napoléon III. Anna est là dans le public, venue avec une amie. Elle est désormais mariée, avec deux jeunes enfants.

Quelques semaines après, elle mourra d'un cancer généralisé. Au moment où il s'était déclaré, elle, la féministe, avait traité la menace avec humour noir. Sa carte postale normande évoquait le vœu enfin exaucé d'être une amazone, sein coupé.

Plus tard elle m'avait avoué, dans sa tentative de thérapie, son sentiment de culpabilité jamais disparu suite à l'aveu dans le futon de Tokyo. Avoir fait souffrir l'autre, l'être aimé venu de l'autre bout de la terre pour la retrouver et fortifier un amour. Cela m'avait mis en colère. J'avais tenté de la convaincre que j'avais surmonté ce passé, que tout le monde ou presque à un moment de sa vie trahissait quelqu'un et que ces trahisons étaient inhérentes à notre condition humaine. Il était effroyable qu'elle se fût rendue malade avec cette histoire. En même temps c'était une preuve immense d'amour, preuve dont la violence m'éclatait en pleine figure.

Et moi ? Qu'avais je fait ? Je n'avais pas eu la bravoure à l'époque de fracasser mon orgueil, me battre à mort pour cet amour et le réanimer malgré cette épreuve.

Anna, Anna... J'aurais du crier de toutes mes forces sur le passage de ton convoi funèbre « J'aimais Ophélie ! » *Hamlet Acte V scène 2*. Et le monde se serait retourné sur toi et moi, abasourdi par la violence soudaine de cet aveu...

J'aimais Ophélie.